



HAL
open science

**La partance féminine vers l'Occident marocain.
L'attractivité ambivalente d'une ville-monde. Le cas de
Casablanca**

Brahim Labari

► **To cite this version:**

Brahim Labari. La partance féminine vers l'Occident marocain. L'attractivité ambivalente d'une ville-monde. Le cas de Casablanca. Migrations Société, 2006, 103. hal-03240153

HAL Id: hal-03240153

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-03240153>

Submitted on 28 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**La partance féminine vers l'Occident marocain
L'attractivité ambivalente d'une ville-monde
Le cas de Casablanca**

Résumé de l'article

A la lumière des trajectoires de vie de jeunes filles en partance pour Casablanca, nous avons fait le pari de nous concentrer sur le réel, la situation de la femme ou plutôt de la jeune fille rurale qui, par son passé, sa condition, son acte d'émigrer, sa débrouillardise, nous permet d'avoir une vue sur la société marocaine en mutation, d'entrevoir le Maroc des profondeurs. Cette démarche éclaire aussi des situations de pauvreté, des interdits, des contraintes dans une économie-monde qui choisit les grandes villes comme terres d'élection et de prospérité. De ce point de vue, Casablanca revêt toutes les caractéristiques d'une ville-monde dont l'attractivité est finalement ambivalente.

Mots-clés :

Partance féminine ; économie-monde ; ville-monde ; Occident marocain ; exode rural ; mondialisation économique ; délocalisations industrielles.

Introduction

Sur la base d'une investigation sociologique de plusieurs mois auprès des ouvrières d'atelier d'origine rurale au sein de plusieurs entreprises françaises délocalisées à Casablanca, le texte rend compte des implications de l'économie-monde au sein de la société marocaine à travers la ruée d'une main-d'œuvre féminine vers les centres urbains les plus attractifs et non moins déracinants. Destination favorite des délocalisations industrielles et celle des populations rurales, Casablanca revêt les caractéristiques d'une ville-monde. Nous voulons souligner l'émigration des filles rurales vers la ville de Casablanca pour y travailler dans des entreprises françaises en prenant comme point d'appui la variété des parcours et la restitution de la partance. Au contact de l'entreprise délocalisée, d'autres rencontres se font avec la ville dans ce qu'elle a d'intégrateur et de déracinant. Les conditions même de la partance et de l'émigration renseignent sur les changements en cours dans la société rurale, forcée de reconsidérer la place des valeurs patriarcales qui la caractérisent.

Nous allons nous intéresser dans un premier temps à l'avant-gardisme de Casablanca quant à l'attraction des investisseurs étrangers mais aussi des d'une main-d'œuvre abondante et en constant renouvellement.

Nous illustrerons ensuite certains cas de partance féminine pour Casablanca avant de nous arrêter sur les fonctions multiples de cette ville-monde.

1 - La disponibilité d'une main-d'œuvre abondante et « renouvelable »

Travail féminin et secteur de l'habillement : l'avant-gardisme de Casablanca

La ville offre aux investisseurs des potentialités en termes de force de travail, véritable fer de lance des industries de transformation comme le secteur de l'habillement. Le quartier industriel de Aïn Sbâa, vieux district à haute concentration industrielle et excentrique à la ville, est entouré d'un bassin de main-d'œuvre constamment renouvelé. Aux yeux des patrons

enquêtés, c'est l'image de la ville et ses ressources humaines qui représentent les facteurs de localisation les plus décisifs (Labari, 2004b, Deuxième partie).

Casablanca est réputée pour son dynamisme économique national et les offres de travail qui en résultent. A partir d'une des raisons d'implantation les plus citées par les entrepreneurs - la disponibilité d'une main-d'œuvre féminine en perpétuel renouvellement-, nous voulons nous intéresser à l'ambivalence de cette ville en retraçant quelques histoires de vie de femmes qui y ont émigré. Cette approche biographique nous permettra d'éclairer les forces d'attraction, d'intégration et de déracinement de cette ville appelée « *Occident marocain* ». Cette image d'Epinal est sans nul doute l'apanage de la ville de Casablanca. Première ville de concentration industrielle à l'échelle de l'Afrique du Nord, elle est également considérée comme le premier réceptacle des nouveautés à l'échelle du pays. Par sa position géographique et sa dimension continentale, elle fait l'objet d'une idéalisation de la part des candidats à l'exode, qui s'en font immanquablement une vision tronquée, ignorant la persistance des inégalités et des bidonvilles en son sein et à sa périphérie.

Les « forces d'attraction » sont à la fois les capacités réelles ou supposées de la ville de Casablanca à représenter une chance pour le migrant rural dans sa quête de travail. Mais ces forces ne sont pas exclusivement liées à la réputation de cette ville, elles sont inhérentes aussi au registre commun qui commande l'exode rural¹ à savoir :

- une poussée démographique générant une inadéquation avec les ressources locales, la crise de l'agriculture et la sécheresse ne parvenant plus à nourrir des populations en constant excédent.
- les dynamiques internes au monde rural dont la scolarisation des filles qui, progressivement, ne sont plus acculées à se dérober.
- l'importance des filières migratoires et de la dynamique communautaire. L'effet « boule de neige » est la voie la plus courante des mouvements migratoires féminins.
- l'émigration devient au fil du temps un phénomène social régulier. L'image même de la partance se rapporte à comment part l'émigrante.

De ce point de vue, Casablanca est le point de rencontre d'une main-d'œuvre féminine bon marché et des patrons des délocalisations. La croyance que c'est l'Etranger qui fera de la ville une référence se double de l'idée selon laquelle quiconque peut y avoir sa place. Nous allons dans les pages qui suivent illustrer l'attrait que représente cette ville pour les jeunes filles rurales qui intégreront l'entreprise par la suite.

2 - La partance : un fait désormais féminin

« Notre village est hélas celui des 7 et 70 ans, c'est-à-dire peuplé de gamins et de retraités. Celle ou celui qui émigre est considéré comme faisant preuve de sa capacité à la débrouillardise ». (Une émigrée, 23 ans)

Nous avons choisi de caractériser de « partance » les départs des jeunes filles qui ont émigré à Casablanca pour y travailler dans l'entreprise française. Ce choix nécessite quelques explications. Pour nous, la partance signifie les conditions du départ des jeunes filles pour Casablanca, moment fondateur dans leur biographie. Leur récit se rapporte à un point commun, celui de quitter le toit familial pour une ville aux multiples fonctions : attraction, intégration et déracinement. Dans la partance, c'est plus le récit qui nous intéresse : les

¹ L'exode rural, phénomène mondial s'il en est, a longtemps été occulté au Maroc tant il trahit la vocation agricole du pays et en ce qu'il représente un danger à la stabilité politique. La vocation agricole est contrariée par une modernisation du monde rural qui exclue les petits *fellahs*, acculés à se méfier des techniciens-ingénieurs agronomes tant ils symbolisent l'Etat central (le *Makhzen*) toujours porté à réclamer plus de *Tertib*, l'impôt agricole.

préparatifs, les motifs de départ – concédés ou provoqués -, l'apprentissage de la vie citadine, les projets portés. C'est donc à la reconstitution de cet univers de partance qu'il est question d'effectuer ici, l'effort d'exorciser sa ruralité originelle, de s'adapter à la ville et finalement à « échoir » dans une usine française. Pour l'émigrante, Casablanca est la terre promise, l'étrangère de l'intérieur, la ville du travail et du plaisir auxquels on peut aspirer.

Nous abordons ici un point central de l'évolution de la société rurale face à la difficulté économique et à l'insuffisance des ressources tirées de l'agriculture. Si l'émigration demeure l'apanage de l'homme, la société traditionnelle rurale, où la division du travail relève d'une conception patriarcale (Labari, 2004a), bannit jusqu'à une date récente celle des femmes. Quand on s'intéresse d'un point de vue documentaire à l'émigration vers la ville de Casablanca, on ne peut que relever deux constantes : la première est qu'on ne traite que de l'émigration masculine, ou du moins de l'émigration familiale sous la houlette du chef de famille. La seconde est que cette émigration est exclusivement dictée par des considérations économiques. La simplicité de cette explication mécanique est en effet séduisante : les populations du sud pauvre affluent vers le nord pour échapper à la pauvreté économique. En effet, plusieurs facteurs entrent en jeu quand on analyse la complexité des conditions de la partance, faisant notamment apparaître des stratégies d'émancipations sociales mises en œuvre par les émigrées pour qui l'entreprise française semble être la destination « préférée ». Scolarisation inachevée, drame familial, désir de fuir un environnement villageois « asphyxiant », rendent l'émigration urbaine plus probante et le travail féminin un impératif de société. Ce qui est intéressant dans cette perspective, c'est en particulier cette capacité de la ville de Casablanca à provoquer des changements dans les mentalités, rurales notamment, avec la légitimation de l'émigration féminine sous l'effet de la pauvreté. C'est parce qu'elle offre du travail et des possibilités pour les jeunes femmes de faire partie de plus en plus massivement du « salariat » que cette ville est la principale destination de l'exode rural. Dans la partance se décline également une volonté émancipatrice. Par l'acte d'émigrer, la jeune fille fait montre de sa détermination à assumer ses choix en contournant les contraintes du foyer familial.

Quand les jeunes filles émigrent à Casablanca...

Naguère, l'émigration était un fait masculin, mais à partir du milieu des années 80, elle devient aussi féminine.

L'émigration ouvrière, due à l'insuffisance de l'agriculture comme mode de subsistance, affecte aussi la femme marocaine rurale très attachée à l'agriculture. La terre perdant peu à peu son caractère de moyen de production, le champ d'action domestique de la femme s'en est également trouvé fortement limité. Dans ce contexte, il semble que le travail domestique ait perdu de sa valeur initiale au point de paraître improductif. Ce qui pousse les jeunes femmes à aller chercher dans les villes d'autres espaces où faire preuve de leur utilité sociale. Par l'émigration, il est question de passer outre ce qui est socialement assigné à la femme en milieu rural traditionnel (nourrir, habiller, servir, éduquer, soigner, entretenir les champs) que l'on range commodément dans la formule usuelle de « *femme au foyer* » ou d'« *éducatrice de maison* » - travail domestique qui demeure essentiel et largement invisibilisé.

L'éloignement familial, provoqué par la nécessité migratoire, propulse la femme au devant de la société et hors du cercle élargi de la famille. Le fait migratoire est lui-même source de perturbation sociale : par la délocalisation de l'individu, avec tous ses attributs antérieurs, s'opère le choc entre l'avant et l'après, entre la communauté et la société, entre la campagne et la ville. Ce choc est géré au jour le jour, dans le quotidien relationnel. Si le fait migratoire tend à accentuer l'individuation, il amène aussi à recréer d'autres liens de types communautaires ou sociaux.

Les trajectoires de vie que nous allons restituer ont pour objectif premier de renseigner sur l'attrait de Casablanca et sur la condition de la fille rurale aux prises avec les transformations sociales et économiques. La question du devenir de la famille élargie sera menée au miroir de la partance féminine.

Cinq jeunes filles, dont nous avons choisi de restituer la partance en mettant en relief l'exemplarité de leur parcours, font aujourd'hui partie des « salariés » de différentes entreprises françaises délocalisées à Casablanca. Cette approche longitudinale nous permettra de mieux saisir les invariants et les ruptures opérées dans leur intégration à l'entreprise et l'apprentissage de la civilisation urbaine. Leurs témoignages et les correspondances échangées avec leurs familles constituent un corpus précieux pour comprendre leur rapport à la ville de Casablanca. La ville racontée par celles qui y sont parties est à notre sens pertinent dans la compréhension de cette aura dont bénéficie Casablanca.

Samira : « Pour que je puisse être utile à ma famille nombreuse »

« Mon père m'a dit : va travailler chez Aroumi (le Français), tu pourras bien gagner ta vie, acheter ton avenir. Tu pourras aussi nous aider. Aroumi est un être juste et raisonnable, il t'assurera contre la maladie et pour ta retraite. Beaucoup de gens de chez nous ont travaillé en France. Ils ont élevé leurs enfants dignement, les ont instruit pendant que nous, on est resté dans les champs à cultiver une terre ingrate et à traire les vaches. Ils ont aujourd'hui une bonne retraite et vivent comme des princes. Avec l'aide de Dieu, tu nous sauveras de la malédiction.... »

Une partance « concédée » par la famille

Samira est une jeune fille originaire d'un village près d'Essaouira, ville côtière à 350 Km au sud de Casablanca : là l'émigration constitue autant une tradition qu'une empreinte, partir pour l'intérêt de sa famille y est considéré comme une vertu. Les routes, l'électrification et les maisons à plusieurs étages sont le fait des immigrés qui ont fait preuve, ce faisant, de leur apport au pays natal. L'émigration, même féminine, se déroule dans une sorte de dynamique villageoise : pour une fille, partir en compagnie d'une voisine ou d'une cousine n'est pas socialement stigmatisant même si une émigrée reste tributaire de l'aval de sa famille (*Rida*).

C'est dans ces conditions que Samira a quitté le village natal. Née en 1975, elle appartient à une génération que l'on appelle « *Génération marche verte* » - en référence au milieu des années 70, date de l'organisation de la marche verte pour récupérer le Sahara occidental. A cette période, il était encore difficile pour les filles d'avoir accès à la scolarisation dans les zones rurales reculées, en raison de la distance géographique mais surtout sociale qu'il faut franchir : « *A l'époque, une fille qui n'est pas de bonne famille se demande ce que l'école peut changer à sa situation. Il faut traverser plusieurs kilomètres pour y accéder. Les filles qui ont un cousin ou un frère pour les mener en moto ou en bicyclette y vont pour apprendre la lecture et l'écriture. Pour moi, c'est pénible de faire des kilomètres pour cela alors que la maison a besoin de moi* ».

Privée d'école, elle est renvoyée vers l'intérieur de la maison, aidant sa mère dans les tâches domestiques, à faire à manger pour toute la famille. Aînée de la fratrie, elle fait preuve de sa grande adaptation et de sa docilité, et apparaît comme la préférée de la famille – ce qui la prédispose à devenir son premier soutien.

L'entreprise française comme horizon

C'est à l'occasion d'une fête de village qu'une amie d'enfance, elle-même devenue ouvrière dans une entreprise de confection casablancaise, lui a parlé des entreprises françaises qui embauchent des jeunes filles rurales. Après avoir entretenu ses parents de cette nouvelle, elle fait venir son amie qui leur explique amplement en quoi consistent le travail et le salaire mensuel des ouvrières. Le père, paysan, l'encourage à suivre cette voie ; la mère, elle,

n'accepte qu'à contre-cœur le départ de sa fille aînée à Casablanca. Le besoin matériel est si pressant que la perspective d'un travail qui rapporte un salaire pour faire vivre la famille est appréhendée comme une délivrance. Le grand regret de ses parents, qui ont toujours vécu dans l'humilité, est sans nul doute les réactions des villageois pour qui l'émigration (potentiellement valorisée) reste synonyme de déshonneur quand elle est le fait de la femme : *« Au lieu de manger de la poussière, il vaut mieux partir, tenter sa chance. Ces gens qui parlent, qui critiquent nos comportements, ils ne se rendent pas compte que c'est pour la bonne cause qu'on émigre. C'est de la jalousie puisqu'ils laissent partir les leurs en critiquant les autres. Moi, je n'ai pas de frères, je vais donc attendre à ce qu'ils nous portent secours : on ne peut pas vivre comme on vivait naguère. Le monde change, le village aussi »*. Quand arrive le moment de partir, c'était en 1992, la perspective de quitter le foyer sécurisant et tant de repères qui ont marqué sa vie d'enfant est une épreuve difficile : *« J'ai pleuré, je n'arrivais pas à passer à l'acte, à quitter la terre qui m'a donné naissance. Là, mon père surgit et me dit : « Ta mère a besoin de toi, tes sœurs ont besoin de ton aide. Tu es notre délivrance »*. Là j'ai décidé d'appeler mon cheikh pour que malheur ne m'arrive. Je prends donc mon courage à deux mains. Le bus Aït Mzal est le moins cher, je m'en souviens comme si c'était hier. Nous sommes seulement une dizaine à le prendre, il met toute la nuit pour arriver à Casablanca. Je pleure, je pleure, je n'arrive pas à dormir. Comment les choses vont-elles se passer pour moi dans une ville que je ne connais que de nom et dont on me raconte que du bien. Mon amie décide de me consoler, de me dire que la vie là-bas n'est pas si dure, que l'atelier me comptera parmi ses recrues, que je toucherai un salaire rien que pour moi, que grâce à cela je m'en sortirai et aiderai ma famille qui a tant besoin de moi, que le Gaouri est un homme qui aime les marocains, qu'il est sage et honnête, que jamais il ne me mettra à la porte, que je régulariserai ma situation. Là je l'ai prise dans mes bras, je lui ai dit que jamais je n'oublierai son service (Lkheir), que je compte sur son soutien, sur sa protection... »

En dépit des encouragements de son amie, Samira a ressenti un certain désenchantement au commencement de sa vie urbaine et une certaine précarité économique dans ses premiers mois de vie citadine. Une semaine après son arrivée à Casablanca, elle a intégré l'usine grâce au parrainage de son amie. Elle y travaille encore aujourd'hui.

Malika : « Un rêve de liberté « providentiellement » concrétisé »

Malika est née en 1973 dans la *Chaouia*, les campagnes agricoles à proximité de Casablanca. En raison de cette proximité, elle se destine depuis son enfance à la ville où elle a vécu quelque temps chez sa tante qui y travaille. Cette période lui rappelle un épisode malheureux : *« J'avais à peine 4 ans quand ma tante Khadija avait décidé de me garder chez elle quelques jours à Casa. Elle habitait seule et travaillait à l'hôpital. C'était pour elle une présence et pour mes parents une bouche de moins à nourrir. Alors comme il n'y a personne qui va rester avec moi à la maison pendant son travail, tata me laissait avec sa voisine. C'était une veille dame sévère et méchante, et même sans cœur. En l'absence de Tata, la femme me menace et me punit si je bouge de ma place ou si je me mets à la fenêtre. Elle me défend de jouer à quoi que ce soit. Par contre quand Tata rentre du travail pour me prendre, elle devient une autre femme gentille et serviable. Je n'arrive guère à la comprendre ni à me défendre. Juste une semaine après, Tata a constaté les traces de punition sur mon corps, elle m'a interrogé et je lui ai raconté ce qui s'est passé loin d'elle. Depuis ce temps, Tata a décidé de me rendre à mes parents. C'était vraiment une femme qui m'a marqué car elle m'a maltraité. Je m'en souviendrai toute ma vie »*.

L'envie d'aller s'installer à Casablanca s'affirme au fur et à mesure qu'elle grandit. Sa famille ne pouvant plus lui assurer la scolarité dans de bonnes conditions, elle souhaite quitter le lycée pour partir y travailler. Avec ses économies, elle se déplace de temps en temps à

Casablanca en se renseignant sur place des possibilités de logement : « *Avoir un point de chute, c'est s'assurer du reste* ». Elle multiplie les allers-retours sans parvenir à mettre le cap sur un travail jusqu'à la rencontre de cet homme au cours d'une fête : « *Le samedi 14 novembre est mon jour de délivrance. C'était un samedi, je ne suis pas allé au lycée le matin de 8 heures à midi. L'après-midi, je me suis bien préparée pour aller à une soirée chez ma tante. Il y avait beaucoup de monde, toutes s'amuse et dansent, j'étais très satisfaite car j'ai chanté deux chansons préparées avec le groupe musical. J'étais très fière car tous les invités m'ont félicité. C'est un jour inoubliable... C'est après qu'un Monsieur m'a pris à part et m'a demandé si je voulais travailler dans une entreprise française comme on travaillait en France. Au début, je n'ai pas cru un mot de ce qu'il me disait. Depuis toujours, mon rêve est d'aller travailler en France. Comme je sais écrire, je considérais que c'est un atout qui me serait utile. Le Monsieur me demande de faire une lettre et de préparer la photocopie de ma carte, mais je n'ai pas de carte, j'y aurai droit à mes 18 ans, je lui ai donc donné mon extrait d'acte de naissance et la lettre que j'ai travaillé toute une semaine avec l'aide d'un cousin qui est à la faculté... ».*

Une semaine après, l'intermédiaire, qui est en fait un employé de l'entreprise, vient la chercher pour l'accompagner à Casablanca et la présenter au patron. C'était la première vague du recrutement de l'entreprise (1989). La famille de l'employé l'a accueilli pendant 3 mois. Elle rencontrera par la suite un groupe d'ouvrières avec qui elle partage un loyer moins cher à proximité de l'entreprise.

Sa famille reste relativement indifférente à cette émigration, Malika étant considérée comme une fille « indomptable », réticente à se conformer aux règles familiales. Elle a depuis longtemps nourri l'espoir de faire sa vie à Casablanca et non dans son village natal. Par la suite, son désir d'émancipation se traduit par sa volonté d'aller chercher un conjoint parmi les travailleurs de la ville plutôt qu'un homme appartenant au groupe villageois d'origine. L'institution du mariage peut ainsi s'apparenter à la fois à une quête de complémentarité économique et à un désir de se détacher des contraintes familiales.

Souâad : « Le destin dévoyé d'une excellente élève »

Souâad est originaire de la porte de désert. Elle est native de Guelmim en 1973, une petite ville du sud du Maroc. Issue d'une famille traditionnellement nomade, elle est allée jusqu'au collège. Parce que sa mère a eu du mal à assurer le niveau de vie familial, elle se trouve dans l'obligation de quitter le collège.

De l'école à la coopérative

Elle est la seule de la famille à avoir brillamment fait preuve de son excellence scolaire. Mais elle a dû quitter précocément l'école pour contribuer au revenu familial et apprendre un autre type d'exercice dans une coopérative gérée d'une main de fer par une *Mâalma*. Cette reconversion involontaire est rendue nécessaire pour aider sa mère à supporter le fardeau familial face à un père violent et paresseux qui « *attend, tel un lion, qu'on le fasse vivre* ». C'est seulement à vingt ans, en 1993, qu'elle décide de quitter le foyer parental où régnaient des scènes de ménages quotidiennes. La violence de son père et la souffrance de sa mère sont telles que son maintien à la maison s'apparente à une résignation. Elle décide donc de partir pour aider sa mère à quitter, elle aussi, le village. Femme quotidiennement battue, son honneur est entaché.

Rien ne prédispose Souâad à aller travailler dans l'usine d'un Français à Casablanca. Seule cette ville entretient chez elle l'image d'une cité de travail. Plusieurs alternatives s'offrent à elle, chacune correspondant à un travail féminin ou étiqueté comme tel.

1°/ Le travail domestique chez une famille aisée. Ce travail aura la vertu de lui permettre de travailler et parallèlement de renouer avec l'école dont elle fut privée durant son

adolescence. Nourrie et logée, elle pourrait continuer ses études dans les meilleures conditions. C'est vers une formation que va sa préférence pour apprendre un métier et avoir une compétence. Mais un tel projet reste subordonné à un hypothétique soutien de sa famille d'accueil.

2°/ Travailler dans un restaurant en tant que cuisinière. La cuisine, chose de femme ? Souâad soutient que le travail « invisible » lui convient d'autant qu'elle l'a toujours effectué échappant ainsi aux regards des autres.

3°/ L'usine est synonyme de régularité de travail, un pôle d'identification permanent et une opportunité de voir s'ouvrir de nouveaux horizons. L'atelier marocain lui apparaît comme le moindre mal, l'entreprise française comme une bénédiction².

Un projet de mobilité professionnelle et sociale

Elle ne quittera pas son village aveuglément sans savoir où aller exactement. Les « premiers points d'appui », ce n'est jamais le centre ville, monopole résidentiel des gens qui ont une situation et qui dispose d'une ancienneté dans la ville. Les quartiers populaires, à forte émigration de travail, constituent le passage obligé. Des émigrées, elles-mêmes d'établissement récent, lui offrent abri et nourriture en guidant ses premiers pas pour trouver un emploi, au moins temporaire. *« Au départ, la fille d'untel m'en a parlé. Des ateliers embauchent des filles à Casa. Pour moi une Aaroubia, c'est quelque chose dont je rêve, partir en ville, être indépendante, m'amuser, découvrir autre chose, voir les grandes surfaces, aller à la plage, aider ma mère à s'en sortir car la sécheresse nous rend la vie extrêmement difficile ».*

Le long chemin qui la mène à l'entreprise française est sous-tendu par l'envie d'avoir une revanche sur ce « destin » qui l'a arrachée de l'école. La clé s'appelle Casablanca, cette ville de la réussite et de l'ascension sociale, où le travail salarié est abondant et la mobilité professionnelle semble à portée de main : *« J'ai appris pendant plusieurs années à tricoter, je produisais plus que toutes les autres. A l'usine, je ferai de même et j'espère récolter les fruits de mon travail. Je sais que le travail est dur et qu'on ne fait pas de cadeau si généreusement. Mais il faut jouer le jeu et espérer passer « chef de produit » ou intégrer le service administratif... ».* Souaad mise sur son capital scolaire pour réaliser cette mobilité professionnelle. Elle parie aussi sur la mobilité géographique.

Faire des économies, obtenir un passeport et gagner la France, tel est le but qu'elle veut atteindre en émigrant à Casablanca. Partir en France est la chance de sa vie. Souâad fait partie des émigrées dont la région natale est la plus éloignée de Casablanca. Cependant, son départ, loin de résulter du hasard, est organisé et fait l'objet d'un véritable projet. Dans l'étude qu'il a consacrée aux ouvriers d'origine agricole, A. Touraine (Touraine, 1960) entreprend de dissocier trois types de migration à savoir le déplacement, le départ et la mobilité. Pour lui, le déplacement atteste du lien fort avec le milieu d'origine et comporte ainsi une attitude conservatrice. La mobilité n'est pas synonyme d'une identification à la condition ouvrière. Elle est orientée vers la satisfaction de buts économiques, contrairement au départ qui se rapporte lui à la volonté d'intégrer le milieu ouvrier. Il en arrive à la conclusion que plus la distance parcourue est grande, moins l'objet du mouvement est clairement défini. Le cas de Souâad atteste de la proposition inverse : c'est l'une des rares filles rencontrées à avoir fait part aussi clairement de ses projets.

Aïcha : « Du client étranger invisible aux portes de l'usine »

Le parcours d'Aïcha est assez représentatif du devenir de bon nombre de jeunes filles de son âge et de son milieu. Orpheline de père à l'âge de 7 ans, elle doit aider au ménage et aux

² Cf. notre communication aux Journées de sociologie du travail (Labari, 2003).

activités du champ : *« On manquait de tout, de l'huile, du blé, du sucre. Les voisins restent solidaires mais, eux aussi, n'étaient pas riches. Seules quelques familles sont au-dessus du reste de village, les familles qui ont un père ou un frère dans le « Gharb » (l'Ouest), ne manquent de rien, mais elles nous voyaient d'un mauvais œil... ».*

Son « école » c'est la maison, les tâches ménagères sa besogne quotidienne. Cadette d'une famille de six filles, elle s'initie très tôt au travail « invisible » dans le sillage de ses trois sœurs. Sa « patronne » est une femme du même village traitant avec un commerçant de la région qui, lui-même, est en transaction commerciale avec un étranger. De cette enfance à la dure et sans attaches, sa mère travaillant irrégulièrement comme cuisinière à l'occasion d'un mariage ou d'une fête communautaire, elle garde un souvenir amer. Elles sont quatre sœurs à travailler sans horaires fixes et le travail les poursuit jusque chez elles. Etant donné qu'elles sont payées à la quantité de taies d'oreiller produite, le travail devient un enjeu de compétition entre les trois sœurs. Ce jeu à la maison devient rapidement source de tensions : le rendement inégal finit par créer une discorde familiale que ni la mère ni les autres sœurs n'ont pu apaiser. Chacune décide alors de travailler pour soi, de disposer de sa bourse et de contribuer selon son bon vouloir à la gestion du toit commun. Une telle alternative est vécue douloureusement par la mère qui se retrouve prise entre plusieurs feux, l'autorité paternelle faisant défaut.

« Avant, je travaillais avec un étranger invisible, c'est le client qui est dans toutes les bouches, la Mâalama nous disait qu'il est très exigeant sur la qualité de nos produits (taies des oreillers). Plus nos produits sont de qualité, plus il nous achètera de produits. Quand l'occasion s'est présentée, je me suis dit que je vais travailler directement à son service. Le travail d'usine me paraissait moins contraignant... ».

Le travail de ce type est fréquent non seulement dans les campagnes marocaines, mais aussi dans les villes. Invisible socialement, informel économiquement, ce travail s'apparente à un « continent noir » (Kergoat et Heinen (dir.), 1999) difficile à évaluer. Dans un article retentissant, Fatima Mernissi (Mernissi, 1979) aborde cette question de l'invisibilité du travail féminin, pourtant si généralisée dans la société marocaine, en l'appréhendant comme un fait social total, discriminant pour la femme et faisant l'affaire des destinataires de leurs produits.

L'aventure solitaire de la partance est justifiée par la force du « destin ». Le monde de l'étranger devient une obsession au point d'être interprété comme une destinée programmée : *« Depuis toute petite, jamais l'idée de travailler avec un étranger, de partir à l'étranger ne m'a quitté. On dirait que je suis prédestinée à ça. Il était écrit que je vais un jour travailler dans une usine française, faire mon visa et partir. Pour le moment, la première phase s'est concrétisée, j'ai un travail qui me donne à manger et à m'habiller et me permet de ne pas être à la merci des autres. La suite viendra Inchallah. C'est le destin... ».* Ayant réuni des économies, il convient de prendre des appuis sûrs et de bien organiser sa partance. Plusieurs disputes avec ses sœurs et sa mère ont accéléré sa prise de décision. Mûrement organisé, le départ est finalement favorisé par un oncle à qui elle a offert une somme d'argent pour lui servir de protecteur jusqu'à son établissement « sécurisant » à Casablanca.

La clémence et la délivrance sont, de manière un peu paradoxale, les vertus attendues de la vie à l'usine. Pour le moment, le monde de l'étranger « condamne » Aïcha à un véritable apprentissage de l'Altérité : elle « coupe les liens » avec sa famille et doit composer avec les attributs de son identité - apprendre la *Darija* et le français, résister aux tentations de la vie urbaine et s'affirmer comme une femme mûre « sachant se respecter pour se faire respecter » - pour contourner l'épreuve de déracinement. La croyance en un destin « programmé » pousse la migrante à se concentrer sur le présent et l'ici-bas, se tournant vers son quotidien sur lequel il faut agir, vers sa condition qu'il convient de transformer dans ses rapports avec les autres, pour faire sa place tout simplement.

Zaïna : « La fugitive »

Un parcours bien singulier est celui de cette fille qui, tiraillée entre une famille recomposée où le nécessaire fait défaut et la perspective d'aller travailler à Casablanca, a finalement « réussi » à échapper à un père qui « *voulait à tout prix l'asservir à son bon vouloir et à celui de son épouse* ».

Zaïna, aînée de la famille, est née dans un village près de Mararkech (Amzmiz) en 1976. Ayant perdu sa mère à l'âge de treize ans, son rôle d'aînée est de protéger ses sœurs d'une existence difficile. Veuf, le père épouse une cousine de 15 ans plus jeune. Elle se retrouve alors comme une étrangère au sein foyer familial, réduite à assurer des tâches ménagères dans l'indifférence. Cette nouvelle vie ne lui convient pas et, l'âge passant, la peur du célibat prolongé la hante et appelle de sa part une réaction : « *Je suis l'aînée de la famille, je suis donc plus exposée que mes sœurs quant au mariage. Ici, c'est la famille qui choisit de dire oui ou non à une demande de mariage. Mon père, c'est certain, il préfère que je m'occupe de mes sœurs et frères que de me marier. C'est aussi un radin, c'est difficile de lui faire admettre une dot qu'il ne me concédera que symboliquement...* ».

Le besoin de quitter le village devient impérieux pour échapper à la condition d'esclave à laquelle elle est réduite au sein du foyer paternel. Son récit est l'illustration du refus d'une condition imposée et de l'aspiration à une vie meilleure même si le coût de l'émigration n'est pas moindre : « *J'ai décidé de fuir parce que je n'en pouvais plus, je suis étranglée, c'est la torture permanente. Autant partir dans le Gharb en espérant finir entre les mains des gens de bonne famille (Oulad Nass). Je sais juste qu'à Casablanca, il y a toujours quelque chose à faire. Je sais aussi que ce n'est pas facile, mais je sais faire des choses : la cuisine, le pétrissage du pain, garder des enfants...* ».

Pour Zaïna, partir est en l'occurrence synonyme de fuir. Son départ ne pouvant être accepté par sa son père. A défaut d'un projet de départ, il lui faut désormais préparer sa fugue en disposant d'appuis sincères et d'une destination sécurisante. Une somme d'obstacles est à franchir pour mener à bonne fin le projet de la fugue. Le fuyard, et encore plus la fuyarde, sont des individus marginaux dans une communauté où la conformité à la règle est socialement recommandée et hautement appréciée. Lorsque le jour fixé arrive, il faut attendre le dernier moment pour dire un « *au revoir* » aux personnes proches : « *Il y a des amies, des tantes et des cousines qui m'ont toujours soutenues et aimées. Il serait inconvenant de partir sans les voir, leur dire que je pars, que je quitte cette famille qui m'a si longtemps maltraitée. Je dois surtout aller dire un grand Adieu à ma tante Karima, malade et toute seule. Je ne sais pas si je la reverrais !* ».

La fuite est synonyme ici d'un choix entre une réclusion « close », subie et une réclusion plus « ouverte », « choisie ». Dans tous les cas, elle ne relève pas d'un fantasme petit-bourgeois mais d'une ruse avec le déterminisme : trouver de l'argent pour payer le transport et s'entourer des complicités bienveillantes sachant garder le secret de ce qui se prépare. Dans cette épreuve, il faut veiller à reconnaître des vrais alliés parmi de nombreuses connaissances, ici une tante qui entretient avec le père de Zaïna des rapports d'hostilité. Par son intermédiaire, elle a eu les coordonnées d'une famille déjà installée à Casablanca. Pour partir dans de bonnes conditions sans éveiller la suspicion de sa famille, il ne faut pas prendre de billet de bus à l'avance. La partance ressemble à une mise en scène : prétexter aller passer la nuit chez une famille parente et prendre le bus en partance pour Casablanca. Seule la tante est dans la confiance. Ainsi programmé, ainsi fait.

Gérer l'altérité indéfectible de l'Aaroubia

Dans l'expérience migratoire, il n'est pas aisé de démêler ce qui relève spécifiquement du féminin de ce qui a trait communément à l'homme rural. Mais la gestion de l'altérité en milieu urbain de la taille de Casablanca exige un effort particulier pour la femme. La partance

masculine relève de la « normalité » étant donné que l'homme peut faire montre d'une visibilité plus grande : passer la nuit, au besoin, dans un jardin public ou à proximité d'un bâtiment officiel, là où le symbole du *Makhzen* (au sens de l'Etat et de la force publique) peut dissuader un quelconque « malfaiteur ».

Pour la fille, la virginité et toute la symbolique dont elle fait l'objet au Maroc est un motif à ne pas s'exposer et à « bien gérer » ses premiers pas en ville. « *Vivre entre filles* » est la première des précautions. La solidarité devient ici vertu. La fugitive doit s'imprégner d'un sens élevé de la gestion du risque. Apprendre les mots de la ville, s'accommoder avec d'autres pratiques doit se faire sans pour autant avoir la liberté de s'aventurer seule sur ce terrain inconnu. La différence essentielle entre le citadin et le rural réside dans la faculté de gérer l'anonymat et de se reconnaître dans les repères citadins codés. L'homme des villes est porté, par sa socialisation citadine, à mieux prendre en considération les repères urbains que le rural, nouveau venant en ville.

Le savoir langagier (*Darija*, la variante de l'arabe parlé dans les grandes villes marocaines) est un autre apprentissage à effectuer pour échapper aux stigmates et réussir sa citadinité. Selon N. Elias, le groupe dominant et établi use de toute une gamme d'armes pour stigmatiser et maintenir à distance le groupe dominé et marginal. Parmi ces armes figure en bonne place le commérage (Elias, 1985). Le monde rural au Maroc est majoritairement peuplé de berbérophones, tandis que la langue officielle est l'arabe et la plus parlée la *Darija*. Pour le rural, tant que l'accent de « blédard » lui reste et qu'il ne maîtrise pas le parler des villes, il reste aux yeux des établis un marginal « inconvenant ».

Lors de sa première découverte de la ville de Casablanca, la jeune fille ne parle que le berbère. Dans la grande ville, la femme rurale devient l'archétype du bon sauvage. Par sa façon de s'habiller, par son accent et par sa gestuelle, elle devient un sujet de curiosité et de stigmatisation. Le laborieux apprentissage des « tics » de la ville reste pour Zaïna le souvenir le plus amer. Alors que les citadins raillent son indéfectible berbéricité, la migrante doit surmonter deux obstacles principaux.

Le premier est d'adapter sa ruralité au nouveau contexte urbain en s'intégrant dans une vie de groupe, avec ses collègues de travail, selon la formule « qui se ressemble s'assemble » et faire ainsi face à l'adversité. Le groupe permet le ressourcement à plusieurs dans une vie d'entraide et l'apprentissage « collectif » des nouvelles manières de gérer le quotidien. Son passé de fuyarde ne doit plus transparaître dans le comportement ni constituer une hantise : « *Pour avancer, je ne dois pas regarder incessamment derrière et me lamenter sur mon sort. J'ai beaucoup pleuré, mais c'est un soulagement, j'ai enlevé le mal qui me pèse dans la conscience. Un piéton qui marche en se tournant derrière et sans regarder devant soi va dans le mur. Je ne veux pas que cela m'arrive...* ».

Désormais, une nouvelle vie s'ouvre à elle dont il convient de maîtriser les aléas et gérer les risques : « *En arrivant ici, j'ai eu beaucoup de mal. Je suis une Aaroubia indomptable en ville. Les gens ironisent sur mes origines, miment mon parler. Je suis considérée comme une prostituée parce que tout simplement on habitait entre filles* ». Dans la délicate question de la communication entre les établis et les marginaux, le premier groupe « *communique consciemment ou inconsciemment ses modes de conduite au groupe dominé* ». Il en résulte la résistance et le refus de ce dernier, « *les contrastes et les tensions s'affirment et les barrières se renforcent* » (Elias, 1991). Jusqu'à un certain point, le contexte casablançais peut se prêter à une telle lecture. N. Elias insiste sur deux critères pour définir le groupe des établis : celui de la classe et celui, plus circonstanciel, de « colonial ». Le premier débouche sur un double processus de différenciation et d'intégration. Les ouvriers peuvent rejoindre les quartiers des classes moyennes en changeant leur mode de vie. Le second est sous-tendu également par un double processus : la différenciation et la sécession. On l'aura compris : ce dernier critère est ethnique et repose sur l'impératif de l'acculturation. Ce modèle Eliasien méconnaît

l'importance de la langue, condition *sine qua non* de l'acculturation et source première de ce processus de sécession. Or, la migrante doit se doter d'une double caractéristique pour échapper à la stigmatisation : l'ancienneté et la maîtrise de la *Darija*, la première impliquant théoriquement la seconde. Casablanca, ville cosmopolite, favorise théoriquement l'intégration de tout type de population notamment et symboliquement par le truchement de la *Darija*.

Le second obstacle est son travail de fille célibataire dans une entreprise étrangère. Vouée à l'émigration « déracinante » et à constituer une « armée de réserve » toujours apte et disponible au labeur, Zaïna est raillée pour sa condition de paysanne tout juste sortie de son hangar et prête à servir, y compris le Français étranger. Pourtant, Casablanca est la ville de ses espoirs et de ses aspirations : « *Il y a toujours des traînants dans le quartier (industriel) pour nous faire la leçon. Ils s'en prennent à nous et à notre travail : « vous travaillez pour un mécréant ! » « Vous vendez votre honneur ! » « Vous êtes la honte des musulmans ». Ce sont des mots que j'entends au départ. C'est la Hogra et de la jalousie. Ils n'arrivent pas à travailler et ils viennent nous reprocher notre travail, qu'ils aillent d'abord voir leurs sœurs... ».*

La galère ressentie nous renvoie inmanquablement à cette brèche ouverte de l'émigration féminine prise entre le déterminisme d'un contrôle social serré (poids des traditions, influence du milieu socio-familial) et la vie agitée de cette génération de filles qui aspirent au travail et à l'émancipation.

Au vu de ces trajectoires de vie, on peut isoler les différentes forces de la ville de Casablanca comme pôle d'attraction sans équivalent au Maroc. Si sa force réside essentiellement en ce qu'elle attire les jeunes ruraux à la recherche d'une situation, cette attraction est tempérée par d'autres processus.

3 – Casablanca : l'ambivalence d'une attraction

Les forces d'attraction balisent un terrain tantôt favorable à une intégration tantôt à un déracinement. Dans les deux cas, il s'agit d'un gage de fidélité des recrues aux entreprises. Nous n'allons pas aborder derechef l'attractivité qu'exerce Casablanca sur les investisseurs français. Aux dires des 50 patrons enquêtés, Casablanca s'apparente à une province française dont les différents traits de civilisation sont l'émanation de l'héritage français (Labari, 2004). Casablanca est en l'occurrence la ville qui attire. De ce point de vue, elle dispose d'une réputation économique sans équivalent au Maroc. La facilité des transports (taxi, bus, car, train) permet aux jeunes filles un déplacement aisé. L'animation de la ville, le cinéma, l'abolition des contraintes tant familiales que villageoises, leur offrent des plaisirs inaccessibles dans les campagnes ou dans les petites et moyennes villes. « *The big is beautiful* » prend ici les allures de la motivation de la découverte de cet Occident marocain. Tout se passe comme si les jeunes filles migrantes préféraient l'atmosphère d'une ville immense, voire des bidonvilles à la vie monotone des campagnes au faîte de la désertification.

3 – 1 Les « forces d'intégration » de Casablanca

Par « *forces d'intégration* » nous entendons l'ensemble des disponibilités locales susceptibles d'atténuer le sentiment de la *Ghorba*, c'est-à-dire de l'éloignement des siens rendu inéluctable par l'impératif de travailler. Ce concept, propre à la littérature sur l'immigration (Sayad, 1975), peut s'avérer fructueux pour rendre compte de la situation des migrantes rurales vers Casablanca. Il ne s'agit point d'une réification. Le terme lui-même est très clair si l'on s'arrête sur son étymologie. Sa racine arabe « *Gharb* » est la traduction française de « l'Ouest » et extensivement d'« Occident ». Or, c'est la représentation sociale développée au sujet de la ville de Casablanca, Occident marocain. Un immigré à Casablanca tire un avantage symbolique de son établissement dans la ville :

« J'arrive dans un village près d'Al Houceïma. Ce n'est pas Fès qui a la côte là-bas. Les gens ne jurent que par Casa. Ceux qui ont la chance de partir en Hollande, en Belgique ou en France, tout le monde les envie. Mais Casablanca présente l'avantage d'avoir chez nous ce qu'on peut avoir chez les autres ».

« Casablanca, je peux y mourir tranquillement. Je ne m'étouffe pas dans cette ville. Elle me fait oublier tout ce qui m'évoque le mal, les gens qui passent leur journée à médire des autres. Ici, quand tu vois les gens courir à droite, à gauche, tu te dis que toi-même, tu deviendras comme eux sans passer ton temps à te lamenter sur des futilités et l'hypocrisie... ».

Dans le cas marocain, la ruée des filles d'origine rurale vers la ville de Casablanca ne se résume pas à une aventure solitaire et hasardeuse. Elle est guidée par le sentiment d'entraide qui prédomine chez les migrantes passant généralement par le même processus et traversant la même épreuve. Les anciennes servent d'initiatrices aux nouvelles. Sur un modèle initiatique se met en scène une citadinité traditionnelle, voire une ruralisation de la ville du fait que la majorité d'émigrantes est célibataire. Rares sont les ménages qui quittent définitivement leur village. Les filles du pays (*Bnat el blad*), si elles grandissent la foule des déracinés, se rassemblent pour faire face en s'entraïdant.

3 – 2 Les « forces de déracinement » de Casablanca

Les « forces de déracinement » sont entendues comme des entraves à l'intégration, c'est-à-dire des facteurs freinant ou tempérant l'engouement pour Casablanca. La difficulté d'adaptation à un autre milieu est soulignée par certaines jeunes filles dans leur correspondance avec leur famille. Quelques extraits de ces premières lettres telles qu'elles nous sont communiquées par les intéressées : « *Tout est immense par là : les immeubles, les bâtiments... Il m'arrive d'avoir le vertige, les klaxons des voitures, tout le monde a l'air pressé, les hommes se promènent avec leurs femmes la main dans la main* ». Ce que dénote cette correspondance, très intense au début de « l'expatriation », c'est ce manque familial. La famille, institution centrale et instance première de socialisation, paraît secouée par cette émigration. Ce n'est plus cette famille élargie qui dispense des repères intégrateurs, c'est désormais dans les groupes épars de référence que sont puisées les identifications.

Les apprenties-citadines font le dur apprentissage de la ville et de ses espaces. Aux grandes habitations rurales succède l'étroitesse des *gourbis* et l'inhospitalité de la ville. Evoquant le quartier industriel, une migrante « désorientée » se souvient : « *Qu'est-ce que c'est que cette ville qui dégage une fumée partout, où les bruits sont stridents à faire sursauter même les plus habitués ? Qu'est-ce que c'est que ces habitations étroites et sans âmes où l'on s'entasse comme des sardines et ces routes où l'on voit que des camions et des meutes d'ouvriers ? Qu'est-ce que c'est que cette ambiance de froideur où chacun accourt à ses occupations sans prendre le temps d'adresser même un salam ? Tout cela m'a désemparé et me rappelle que j'ai changé de monde...* ».

Faire des économies contraint à ne manger que du pain et des boîtes de sardines. Les filles qui arrivent sont appelées ironiquement les petits poissons : « *on vivait comme des sardines, pas de sanitaire, l'étroitesse des chambres à nous serrer les coudes* ».

Pour les jeunes filles rurales transplantées en ville, tout paraît étrange. Ce monstre sociologique qu'est Casablanca accuse et aggrave les maux afférents aux mutations trop brusques. Aux repères incertains, les jeunes filles découvrent une ville qui leur permet certes de trouver un travail, mais les maintient dans un bidonville précaire tandis que leurs familles sont à mille lieues. Cet effilochement de la famille patriarcale est différemment ressenti. Pour beaucoup de migrantes, leur famille n'est pas oubliée comme en atteste la régularité des visites pendant les fêtes religieuses et l'envoi périodique d'argent : « *Faites attention à l'argent que je vous ai laissé. Utilisez-le pour le juste nécessaire. On dit que l'atelier ne marche plus comme avant, beaucoup mettent les ouvrières dehors. Je n'en suis pas là, mais je*

reste sur mes gardes ». Pour d'autres, une autre vie est désormais à mener, loin de la dépendance familiale. Cette vie se construit autour de projets et de repères nouveaux.

Que tirer de ces histoires de vie ?

L'itinéraire de ces jeunes villageoises révèle un enseignement majeur : leur émigration n'est pas nécessairement le résultat d'un libre choix. Elle est plutôt la conséquence de la pauvreté rurale et/ou d'un drame familial déstructurant leurs repères. Il reste que les formes du départ diffèrent. La partance est soit concédée par la famille, soit arrachée de plus haute lutte en rasant avec le déterminisme villageois et la coercition qui y prévaut, soit encore « négociée » avec l'environnement à *fortiori* hostile.

Par leur départ, même s'il apparaît justifié par les circonstances, elles sont devenues des marginales car ne s'accordant pas avec les valeurs que la société villageoise affiche. Cette marginalité n'est pas en soi une catégorie objective, mais un « schéma intégré dans les mentalités » (Daoud et Colonna, 1993). Elle est une tension entre l'impératif de se conformer et celui de braver l'ordre villageois en émigrant individuellement. Tout se passe comme si l'émigration était une arme de la paysanne pauvre. Les familles villageoises les plus structurées et disposant de ressources « protègent » leurs filles jusqu'au mariage sous le magistère d'un père qui décide pour elle d'un « époux convenable ».

La manière dont les filles rencontrées ont restitué leur émigration nous amène à repousser le préjugé selon lequel l'ordre social marocain serait figé dans une sorte d'exclusion et de réclusion de la femme. Nous sommes plutôt en présence d'un processus qui, s'il reste encore limité par des tensions reléguant la femme à un statut de domesticité sociale, libère certains espaces et des marges de changement en vertu desquels la partance devient aussi féminine. L'émigrée « *se glisse dans les interstices que la loi et le contrôle social lui laissent* » (Daoud, 1990, p. 105).

Pour mener à bonne fin le projet migratoire, une série de conditions doivent être remplies au préalable. Il en va du réseau communautaire de l'émigrée, s'appuyant sur qui peut lui prêter de l'argent, une sorte d'allocation-départ ; qui pour l'accompagner dans sa recherche de travail ; qui encore pour l'héberger le temps qu'elle conquiert son autonomie financière. La concrétisation du projet migratoire est également tributaire de sa capacité de résistance au nouvel ordre urbain par rapport à son « ancrage territorial » antérieur, résistance qui se confond avec la patience et l'endurance. Evoquant l'endurance du nomade et du paysan, F. Braudel cite ce proverbe arabe qui exprime la capacité d'endurance que doit déployer celui qui est confronté aux tensions du déracinement : « *Je sais refermer ma main dans les replis de mes entrailles comme sont tenus fermement dans la main d'une habile fileuse les fils qui tordent ses doigts* » (Braudel, 1986, p. 158).

Le départ vers la ville de Casablanca n'est pas le fait du hasard. Il revêt chez les femmes des significations différentes que nous pouvons résumer comme suit :

1°/ La recherche d'un travail stable et rémunérateur. De ce point de vue intervient le choix d'une entreprise française supposée satisfaire à des projets de survie ou d'émancipation.

2°/ L'attrait de la ville de Casablanca et les plaisirs qu'elle est censée offrir aux jeunes filles. Il y a dans cette signification le désir de s'émanciper et de se fondre dans une ville vaste au contrôle social limité.

3°/ La présence à Casablanca d'une famille proche, capable d'offrir un hébergement et de veiller paternellement sur la migrante au contact des réalités urbaines.

Conclusions

Casablanca, capitale économique du Maroc et destination favorite des délocalisations industrielles, est une ville-monde. De loin la ville la plus urbanisée et la plus industrialisée du Maroc, Casablanca fait ressortir la centralité de l'argument économique dans cette émigration rurale. Même si cette ville attire sans intégrer les populations (bidonvillisation et précarité

sont les traits majeurs des migrants ruraux), l'offre du travail y est plus significative comparativement à d'autres villes marocaines, elle participe parallèlement du déracinement. Carrefour d'une double attraction, elle est aussi le baromètre des changements en cours que ce soit dans la société rurale ou dans l'espace urbain. En cela nos interrogations s'inscrivent dans une perspective beaucoup plus large à savoir l'évolution de la société rurale face à la ruée des entreprises françaises et européennes dans les grandes villes à la recherche d'une main-d'œuvre abondante et moins chère. L'émigration vers Casablanca maintient les femmes dans une série de dépendances (fluctuations de l'activité économique, conditions d'habitat et modes de vie citadins qu'elles doivent apprendre à maîtriser). Il y a incontestablement un désenchantement dans la confrontation de la réalité de la ville qu'elles idéalisait – décalage que les migrantes compensent par une solidarité entre filles de même origine.

Le processus de mobilité à l'œuvre dans ce type de migration passe d'abord par l'éclatement du modèle familial « sécurisant ». Loin d'être banalisée, la partance pour la fille rurale est une alternative aux limites et aux carences de l'économie paysanne de subsistance.

A cet égard, l'émigration des ruraux est un indicateur de la crise de la société paysanne, et de la désintégration du modèle familial qui est son corollaire. Elle se traduit en outre par l'approfondissement des disparités régionales au profit du « *Maroc utile* ».

La contrainte économique qui caractérise cette émigration donne l'image d'une société ouverte par effraction. Aucune politique nationale n'est mise en place pour encadrer la population migrante, l'informer sur ses droits et pour promouvoir la figure d'un(e) migrant(e) acteur de son devenir social. Nous assistons plutôt à une émigration économique aléatoire, le plus souvent sous le sceau de la solidarité villageoise.

Au final, la mobilité spatiale au contact de l'Occident marocain ne s'apparente pas à une émigration éphémère, mais à une véritable aspiration à la sédentarité sans pour autant se désolidariser de la communauté d'origine. L'usine française est censée offrir une série d'avantages « salariaux » nécessaires à cet enracinement. En cela, les stratégies des migrantes de travail reposent sur des déterminants extérieurs de l'économie internationale. Ce sont les attributs de cette économie qui sont censées satisfaire à cette mobilité.

Brahim Labari
Laboratoire CNRS « Genre, Travail et Mobilités »
Université Paris X Nanterre

Références bibliographiques

- Braudel F., (1986), *La Méditerranée. Les Hommes et l'héritage*, Paris, Flammarion.
- Colonna F., Daoud Z. (dir.) (1993), *Etre marginal au Maghreb*, Paris, CNRS Editions.
- Daoud Z. (1990), Maroc. Les signes de l'invisible, *Autrement*, Série Monde, N° 48, septembre.
- Elias N. 1991, *La dynamique de l'Occident*, Paris, Calman Levy.
- Elias N. (1985), Remarques sur le commérage, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°60, novembre.
- Kergoat et Heinen (dir.) (1999), Un continent noir : le travail féminin, *Cahiers du genre*, n° 26, p. 5-11.
- Labari B. (2004a), Le patriarcat à l'épreuve de la mondialisation économique. Le cas du travail féminin dans les entreprises françaises délocalisées à Casablanca in *Marché du travail et genre. Maghreb – Europe* (Collectif), Bruxelles, Brussels Economic Series, Editions du DULBEA, p. 307-317.
- Labari B. (2004b), L'économie contre la culture ? Les délocalisations industrielles françaises au Maroc. Etudes monographiques dans deux villes (Casablanca et Agadir), Université Paris-X-Nanterre, décembre.
- Labari, B. (2003), La réinvention locale dans l'entreprise. Perceptions et expériences de l'entreprise française chez les populations marocaines, Communication aux Journées de Sociologie du travail, Paris, 27 et 28 novembre.
- Mernissi F. (1979), Nos femmes invisibles rapportent des milliards, *Lamalif*, n° 103, janvier.
- Sayad A (1975), Al Ghorba. Le mécanisme de reproduction de l'émigration, *ARSS*, n° 2, mars.
- Touraine A. (1960), *Les ouvriers d'origine agricole*, *Sociologie du travail*, juillet-septembre.